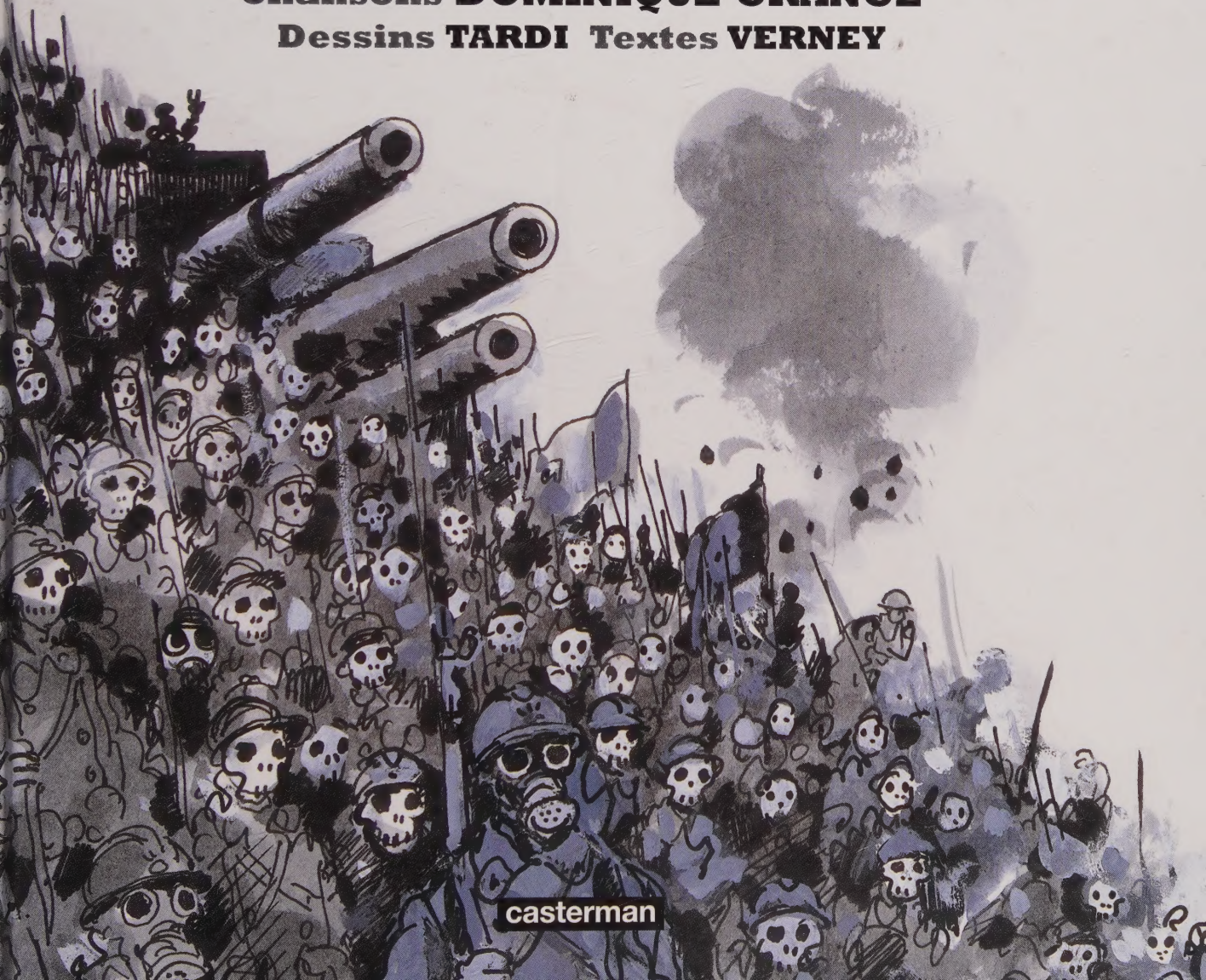


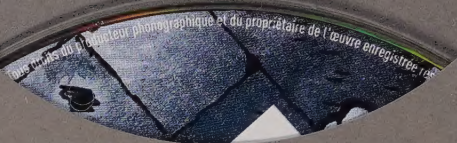
DES LENDEMAINS QUI SAIGNENT

Chansons **DOMINIQUE GRANGE**

Dessins **TARDI** Textes **VERNEY**



casterman



DES LENDEMAINS QUI SAIGNENT

LA BUTTE ROUGE (Montéhus /Krier)
© 1922 by Editions Georges Krier
Avec l'aimable autorisation des Éditions BEUSCHER-ARPEGE

LA GRÈVE DES MÈRES (Montéhus/Chantegrelet-Doubis)
© 1905 by Editions Georges Krier
Avec l'aimable autorisation des Éditions BEUSCHER-ARPEGE

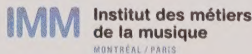
TU N'EN REVIENDRAS PAS
Paroles de Louis ARAGON
Musique de Léo FERRE
© LES NOUVELLES ÉDITIONS MÉRIDIAN
Publié avec l'autorisation des NOUVELLES ÉDITIONS MÉRIDIAN, FRANCE.

LE DÉSERTEUR
Paroles de Boris VIAN
Musique de Boris VIAN et Harold BERG
© Éditions Musicales DJANIK pour la France et le Benelux

Toutes les photos de l'ouvrage sont la propriété des descendants de Pierre-Elisée GRANGE représentés par Philippe GRANGE, Président de l'association "Les Amis de Pierre-Elisée GRANGE".
Tous droits de reproduction par tous moyens existants ou en devenir sont réservés, et protégés conformément aux dispositions nationales et internationales de la propriété intellectuelle. À l'exception de la photographie d'ouverture d'*Au Ravin des enfants perdus*, issue des collections du musée de la Grande Guerre du Pays de Meaux.

Photographie de quatrième de couverture : Jean-Pierre Verney.

Un projet soutenu par l'institut des Métiers de la Musique.



www.casterman.com

ISBN 978-2-203-02647-6

© Casterman 2009
© AMOC 2009

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Achévé d'imprimer en octobre 2009 en France par PPO Graphic.

Dépôt légal : octobre 2009 ; D. 2009/0083/810.

Chansons **DOMINIQUE GRANGE**

Dessins **TARDI**

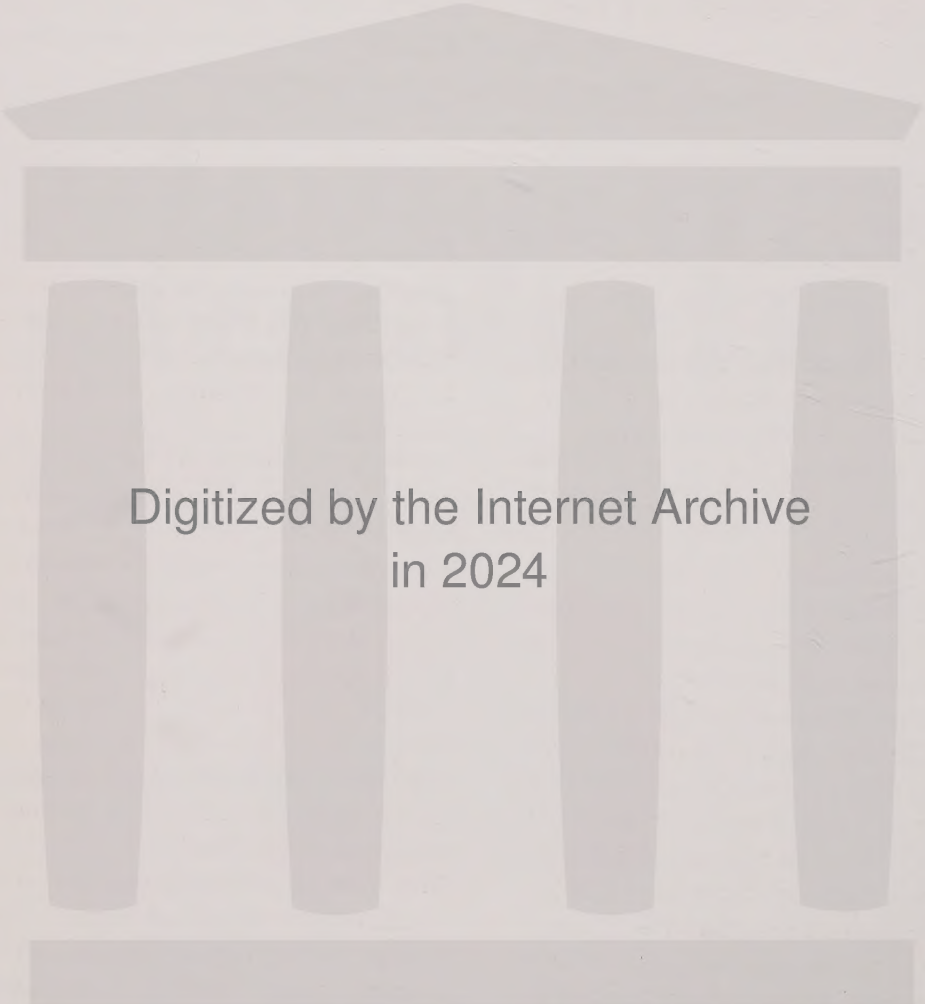
Textes **JEAN-PIERRE VERNEY**

DES LENDEMAINS QUI SAIGNENT



Préface **LUCIEN SEROUX**

casterman



Digitized by the Internet Archive
in 2024

<https://archive.org/details/deslendemainsqui0000na>

Et demain les drapeaux leur seront des linceuls

Gaston Couté (*Drapeaux*, 1908)

Chansons antimilitaristes,
Chansons pacifistes,
Chansons de revendication sociale,
Chansons de protestation...

Autant de manifestations de la conscience
populaire s'élevant contre le Capital,
l'Église, l'Armée, le Pouvoir politique.

Autant de contestations de la morale
établie qui justifie l'inégalité et les
guerres.

Autant de plaintes, de larmes et de cris,
énonçant et dénonçant la misère et l'op-
pression, appelant à la résistance, à la
lutte, et, parfois, à la révolte.

Une première chanson hostile à l'ordre
armé est *J'avions reçu commandement*,
expression d'un paysan déserteur : "Ma
foi, la peur m'a pris, J'ai pris mon sac et
j'suis parti". Mais sa naïveté touchante
la fait entrer dans le répertoire folklo-
rique, où elle perd son identité.

Heureusement, d'autres suivront, d'une
expression moins candide, répandant le
doute, la remise en cause puis la dés-
obéissance et l'objection.

Jusqu'à l'appel à retourner les armes

contre les supérieurs, faute d'aller ré-
gler leur compte aux responsables des
tueries légales.

Mais durant la guerre, on n'entend plus
les couplets pacifistes qui furent nom-
breux avant le déclenchement du
conflit.

L'Union sacrée, déterrante la hache de
guerre, bâillonne les lèvres, bande les
yeux et emplît les oreilles de cocoricos
vengeurs et monstrueux.

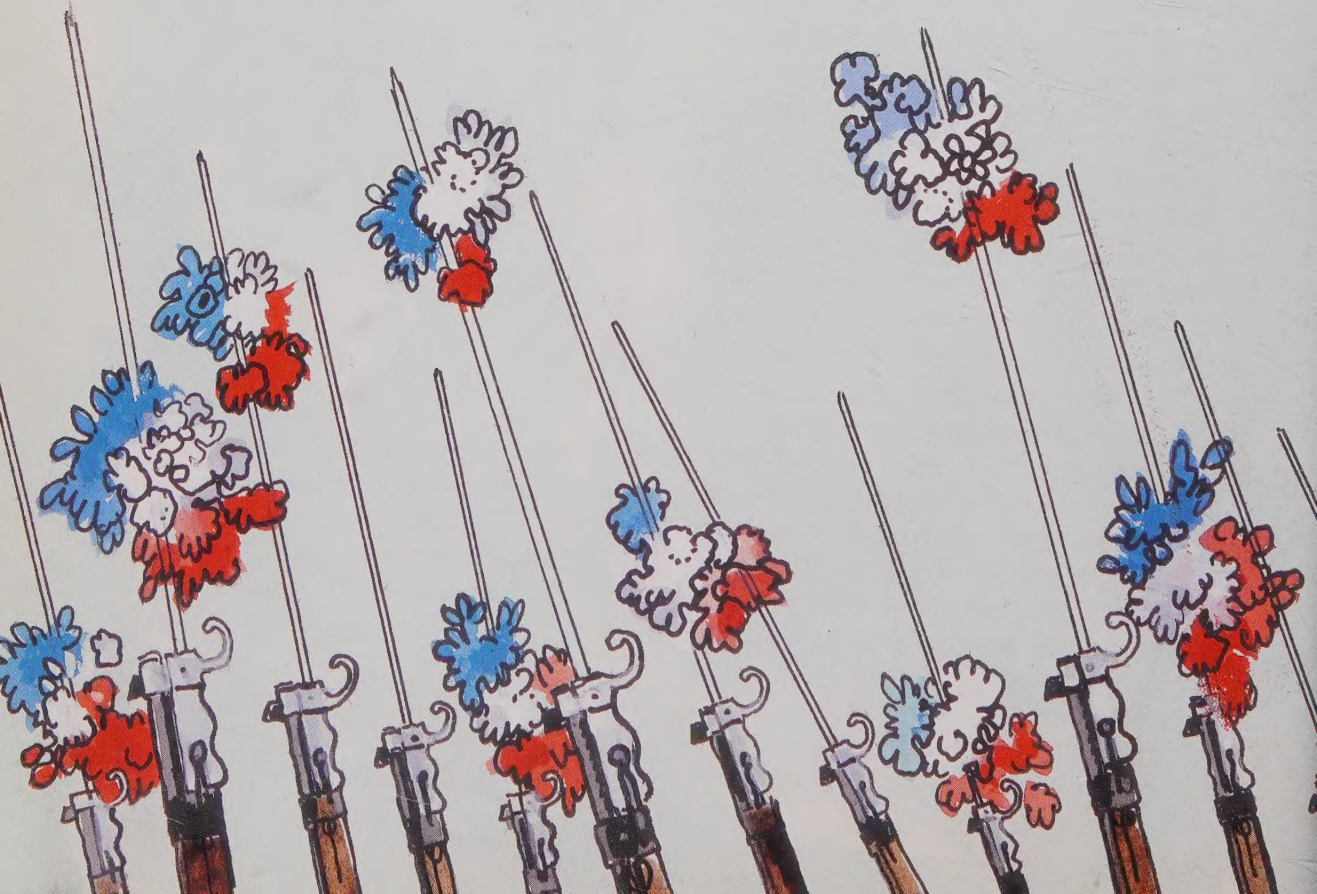
La liberté de penser s'arrête là où parle
la poudre.

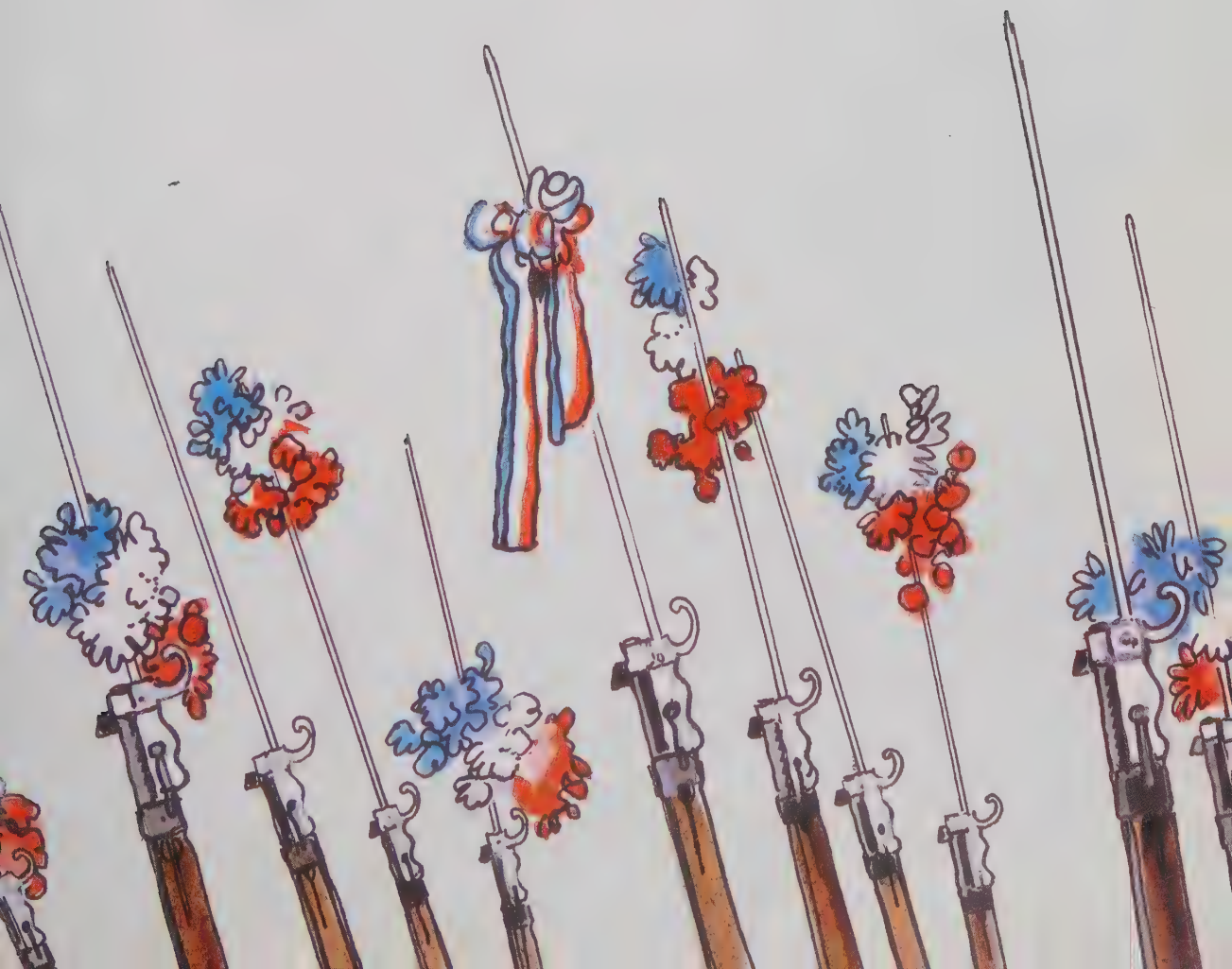
Après la victoire de la Marne (septembre
1914), les salles de spectacle s'ouvrent.

Mais la censure veille, et le chansonnier
raisonneur est accusé de "défaitisme",
et placé sous la menace d'une compa-
rution devant un tribunal de guerre.

C'est ainsi qu'en 14-18, les chansons
d'opposition à la guerre, même timides,
auront du mal à toucher leur public,
d'ailleurs en partie confiné aux fron-
tières de la mort, loin des goguettes et
cabarets populaires.

Dès lors, la production chansonnière
rivalise avec la presse dans le "décer-
velage" : à l'arrière, les blessés et conva-
lescents sont invités à écouter les
vedettes des Opéras et Théâtres
dramatiques subventionnés lancer
d'interminables psalmodies tricolorées,





Le 28 juin 1914, une nouvelle alarmante fait la une des journaux : un archiduc, prétendant au trône d'Autriche, vient d'être assassiné dans les Balkans. Et de stupeur en escalade, un mois plus tard, le 28 juillet, l'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Serbie. Cette ultime décision, loin d'être une nouvelle et simple crise balkanique, est le deuxième acte d'une grande catastrophe annoncée. Et de fait, le 1^{er} août, l'Allemagne déclare la guerre à la Russie, et vers 16 heures, la France décide à son tour d'associer sa jeunesse à cette monumentale et inquiétante parade militaire. Une frénétique sarabande préparée de longue date qui, au nom de principes, veut maintenant faire briller des noms et demain étinceler des victoires.

"En avant !", donc, car le temps presse, et chacun sait que cette guerre sera brève. Tous sont convaincus d'un retour au plus tard en novembre... Le mois de la Fête des morts.

"En avant !", donc. La France est envahie, l'Alsace Moselle est à libérer. En avant, donc, il y aura de la gloire pour tous.

Joffre a tout prévu. Le "Piou-piou" sera l'idéal défenseur de la Patrie et l'artisan de la victoire, le canon de 75, le justicier qui brisera l'assaillant, et la baïonnette, l'épine qui le repoussera au-delà du Rhin.

Quant à la presse, elle rivalise d'éloges sur les chefs et multiplie les commentaires sur la préparation et l'invincibilité des troupes françaises.

Certaines feuilles se laissent même déborder par des affirmations souvent maladroites et quelquefois grotesques. Ainsi, la population découvre en vrac que les armées de la République ont largement pénétré vers les

Ardenne belges et en Lorraine, qu'en Alsace elles ont vaillamment dépassé Mulhouse, que les balles allemandes ne tuent pas et que l'artillerie ennemie est inoffensive. Ainsi, tout va bien et reste conforme au génial plan du brave général Joffre.

Et les communiqués officiels se suivent, victorieux et rassurants. Ce qui ne peut que tranquilliser l'inquiétude des familles, privées de toute correspondance venant des armées.

Puis, brutalement, le 25 août, l'incroyable information tombe : les combats se déroulent de la Somme aux Vosges. Les Allemands approchent de Paris.

En moins d'une semaine, le baptême du feu des armées françaises se transforme en massacre. Cette cruelle expérience révèle les faiblesses du plan de manœuvre de Joffre, mais les lourdes pertes sont surtout dues à l'inexpérience des chefs, ainsi qu'à certaines certitudes et impétuosités...

Virton, Morhange, Ethe, Charleroi, Bertrix, Rosignol... autant de combats où la jeunesse française, dressée aux valeurs de l'assaut à la baïonnette, est soudainement fauchée par les tirs meurtriers des mitrailleuses et les bombardements de l'artillerie lourde allemande. Certaines journées de ce beau mois d'août seront les plus meurtrières de la "Grande Guerre", elles compteront jusqu'à 25.000 tués.

Les pantalons "garance" tombés dans les premières semaines de cette "Grande Guerre" sont les petits morts du mois d'août 1914.



Mon grand-père, Pierre-Elisée Grange, du 3^{ème} Zouave, dans sa tenue à l'orientale : gilet gansé de rouge, chéchia et pantalon garance !... (Mai 1915)



PETITS MORTS DU MOIS D'AOUT

Paroles et Musique Dominique GRANGE



PETITS MORTS DU MOIS D'AOÛT

Dans les champs d'herbe verte
La guerre était tapie
Sa gueule grande ouverte
Et les voilà sans vie
En plein cœur de l'été
Ils avaient pris la route
Et les voilà tombés
Petits morts du mois d'août (bis)

Ils vinrent de toute part
Sénégalais, Normands,
Corses, Basques, Occitans
Algériens, Savoyards,
Auvergnats ou Bretons
Et quoi qu'il leur en coûte
Tous ont rejoint le front
Petits morts du mois d'août (bis)

L'ouragan des combats
Ils n'y survivront pas
La moisson est rentrée
Et les voilà fauchés
Ils n'auront pas le temps
De fêter leurs vingt ans
Les voici enterrés
Petits morts de l'été (bis)



Premiers morts de la guerre
Condamnés sans sursis
Petits morts de l'hiver
Atroce boucherie
Adieu les fiancées
Au village tranquille
Bienvenue aux tranchées
Petits morts inutiles (bis)

Cibles de premier choix
En pantalons garance
Ils n'imaginaient pas
De mourir pour la France
La guerre veut son comptant
De tripaille et de sang
Jusqu'à la dernière goutte
Petits morts du mois d'août (bis)

Dans les champs d'herbe verte
La guerre était tapie
Sa gueule grande ouverte
Et les voilà sans vie...

Petits morts du mois d'août
Petits morts du mois d'août

(2009)





AU RAVIN DES ENFANTS PERDUS

Chanson pour l'auquois

Paroles et Musique Dominique GRANGE



AU RAVIN DES ENFANTS PERDUS

Brouillard sur la forêt d'Argonne
Le vent souffle vers Montfaucon
Nous voici bientôt en automne
Mais la guerre ignore les saisons
Demain les combats feront rage
Une pluie de feu s'abattra
Rayant de la carte un village
Sur la colline de Vauquois

*Aucun oiseau ne chante plus
Au Ravin des enfants perdus (bis)*

La pluie a fait place à la neige
Sur les arbres aux troncs calcinés
Pour le bon plaisir des stratèges
La guerre alors s'est enterrée
À Vauquois, sous les amas de ruines
On creuse sapes et galeries
Pendant quatre ans, la guerre des mines
Va cracher la mort sans répit

*Aucun oiseau ne chante plus...
Au Ravin des enfants perdus (bis)*

Les poux, la vermine et la crasse
La puanteur, les rats, la boue
Les pieds pourris dans les godasses
Les pilonnages qui rendent fou
La peur étreint les camarades
Au lance-flammes, mourir grillé
Aux gaz moutarde, à la grenade
Leur fosse commune, c'est la tranchée !



Aucun oiseau ne chante plus...
Au Ravin des enfants perdus (bis)

Dans le vacarme abominable
A l'assaut, de nuit comm' de jour
Des hommes tombent, innombrables
Et agonisent sans secours
L'épouvante après l'hécatombe
Les cris des blessés, des mourants
Nombre d'entre eux n'auront pour tombe
Qu'un champ de boue gorgé de sang

Aucun oiseau ne chante plus...
Au Ravin des enfants perdus (bis)

Dans les cratères du champ d'Horreur
Dans les béances des trous d'obus
Les insectes, les arbres et les fleurs
Emportés avec les Poilus...
Cette nature, ces êtres de chair
Comment les tirer de l'oubli ?
En refusant toutes les guerres
Celles de demain, celles d'aujourd'hui !

Nous n'voulons plus de ces souffrances
La vie s'arrête où la guerre commence...
Aucun oiseau ne chante plus
Au Ravin des enfants perdus (bis)

(2009)



Situé à 35 kilomètres à l'ouest de Verdun, Vauquois, en 1914, était un petit village agricole de moins de 200 habitants. Perché sur une butte herbeuse plantée de vergers, il dominait à 290 mètres la plaine, en bordure de l'épaisse forêt d'Argonne. Construit autour de sa petite église et fier de son majestueux et historique marronnier, un arbre de la Liberté certainement planté en 1792. Il avait, depuis l'époque gallo-romaine, souvent connu l'envahisseur. Et les vieux Grimpelets (le nom des habitants de Vauquois) se souvenaient encore de la dernière et vigoureuse occupation étrangère. C'était en 1870 et elle avait duré 3 ans.

Dès le début des opérations de 1914, sa position culminante sur la rive gauche de la Meuse en faisait un observatoire idéal, et son emplacement un lieu stratégique indispensable tant aux Français qu'aux Allemands. Celui qui tenait la colline et le village contrôlait les arrières de l'ennemi, tenait sous son feu les voies de communications adverses et maîtrisait la justesse des tirs de son artillerie. Pourtant, le 24 septembre 1914, malgré la résistance des fantassins français, les Allemands s'en emparent, le fortifient immédiatement et commencent à creuser la butte, la nature même du terrain, un sol tendre mais solide, étant favorable. À de nombreuses reprises, du mois d'octobre au mois de février 1915, les régiments français tentent vainement de reprendre la colline, au prix de pertes très sévères pour ne pas dire effroyables. À Noël, des tentatives allemandes de fraternisation sont proposées aux combattants français transis et exténués, qui s'accrochent au pied de la butte. En vain. Puis, peu à peu, le grignotage se fait. En mars, les Français, malgré la fatigue et le doute, parviennent à mi-pente et

atteignent les ruines des premières maisons, au sud du village. La lutte est éprouvante, attaques et contre-attaques se succèdent, ce qui amplifie la misère des combattants qui sont à bout de force. Mais la position est trop importante pour reculer. Le 23 mars, pour la première fois en ce lieu, les Allemands utilisent des liquides inflammés, mais sans succès. Aucun des adversaires n'a l'avantage, la colline reste partagée. Français et Allemands sont terrés dans les ruines d'un village qui n'existe plus, séparés seulement par quelques dizaines de mètres. Les artilleries sont muselées. Une constatation s'impose, il y a impuissance à vaincre par les moyens conventionnels. C'est l'intimité des deux lignes, une situation propice à l'emploi de la mine souterraine, qui va inciter les deux camps à commencer une usante et moyen-âgeuse guerre de siège. Chaque camp, tout en essayant de devancer les initiatives et de contrarier les travaux souterrains adverses, va s'employer à détruire la première ligne de l'ennemi. Peu à peu, la butte, percée de plusieurs kilomètres de galeries et de rameaux, va abriter deux vastes cités souterraines mais rivales, avec bureaux, chambres, dépôts et postes de secours. Et les semaines passent, les puits de mines sont creusés de plus en plus profondément, les charges enfouies chaque fois plus puissantes. Terrible guerre où la peur de sauter soudainement rythme continuellement l'usant quotidien du combattant. Le summum est atteint le 14 mai 1916, quand une mine allemande, chargée de 60 tonnes d'explosif, pulvérise le sommet de la butte et ensevelit 108 soldats français. Et cette guerre des mines, impitoyable et démoralisante, va durer encore des mois, la dernière mine ne sautant qu'en avril

1918. Pour les 36 mois concernés, il a été recensé 520 explosions qui ont progressivement pulvérisé le village jusqu'à la dernière pierre, criblé la colline de cratères gigantesques et transformé les hauts de la butte, sur plus de 500 mètres de long et 100 mètres de large, en un impressionnant paysage lunaire encore visible et visitable aujourd'hui.





LA CHANSON DE CRAONNE

Anonyme... Musique Charles SABLON



Écrite par René LE PELTIER sur une musique de Charles SABLON, *Bonsoir m'amour* est à l'origine, une chansonnette à succès d'avant-guerre (1911). Un innocent air de valse, facile à retenir, et qui faisait la joie des guinguettes et petits bals, avant de devenir une chanson anonyme, née de la désespérance et de la colère d'hommes qui en avaient assez de croupir dans la boue et de mourir désespérés.

De ce que l'on sait, un soldat, auteur inconnu, a écrit sur cette musique une première version qui évoquait les déjà tragiques semaines de la sanglante bataille de Lorette. Une colline de l'Artois où, pendant de longs mois, de la fin 1914 au mois de mai 1915, les combats n'ont jamais cessé. Puis, oralement, la chanson transformée commence à vagabonder. A la fin de 1915, une seconde version apparaît, mais cette fois-ci, elle s'accroche à l'offensive de Champagne, celle de septembre 1915. Offensive qui -Joffre l'avait promis- devait provoquer l'écroulement du front allemand. Il n'en fut rien, hormis 75.000 nouveaux morts dans les rangs de l'armée française. Et cette nouvelle variante commence à se propager. Puis arrive la terrifiante bataille de Verdun. Un champ de bataille très vite idéalisé par la presse, le gouvernement et les combattants eux-mêmes, qui se transforme, pour plusieurs centaines de milliers de jeunes hommes, en un immense et éternel tombeau. Des hommes et des gamins qui chantaient *La Madelon* en rejoignant l'enfer. Et de nouvelles interprétations commencent à circuler, avec des paroles qui collent à cette bataille, comme ce refrain par exemple :

*C'est à Verdun, au fort de Vaux
Qu'on a risqué sa peau
Nous étions tous condamnés
Nous étions sacrifiés*

Mais les couplets sont déjà très accusateurs :

*Tous nos officiers sont dans leurs abris
En train de faire des chichis
Et ils se foutent pas mal si en avant d'eux
Il y a de pauvres malheureux
Tous ces messieurs-là encaissent le pognon
Et nous pauvres troufions
Nous n'avons que cinq ronds.*

Ainsi donc, peu à peu, suivant la dureté des événements et la poursuite du conflit, les paroles évoluent graduellement. Variations de noms, d'orthographe, de syntaxe et de style, des éléments nombreux qui témoignent d'une diffusion orale souvent dénaturée par le seul fait des transcriptions écrites ou transformée volontairement par un des récoltants.

Puis arrive l'année 1917, avec, pour l'armée française, un nouveau chef : Nivelle. Quelle chance ! Avec lui, la guerre va se terminer. Il a un secret : il sait comment briser les reins de l'ennemi. Demain, la guerre sera finie.

Et l'événement historique est prévu (après bien des soucis et de nombreux contre-temps) pour le 16 avril 1917, en un endroit charmant (enfin, avant la guerre...). Ce sera sur le Chemin des Dames, une petite route qui traverse un aride plateau, situé entre Reims et Soissons. Immédiatement, c'est un désastre. Mais plutôt que d'arrêter l'offensive en cas d'échec,

comme il s'y était engagé, Nivelles persiste et insiste. Alors les hommes vont se dresser et dire "Non !".

Et brutalement, comme à l'arrière qui subit à cette époque d'importantes grèves, le front va connaître la désobéissance et la revendication. Mouvements d'humeur dans les compagnies puis les régiments, refus d'obéissance individuels puis collectifs, actes d'indiscipline, révoltes même. Ce sont les mutineries de 1917.

Mais pour beaucoup de soldats, des citoyens avant tout, ils vécurent les événements comme une sorte de grand mouvement revendicatif. Les griefs étaient nombreux. Tout d'abord être mieux respecté et écouté. Ce qui voulait signifier pour commencer, de cesser les assauts inutiles contre des positions jugées inexpugnables, même par le commandement. Ensuite, rétablir les permissions supprimées depuis des mois dans certaines unités et améliorer le système. Ensuite, pêle-mêle, la nourriture, le couchage, les effets, les ordres maladroits, la discipline de caserne, enfin toutes ces petites choses qui plombaient leur quotidien et qui les exaspéraient.

Mais revenons à la plainte. C'est la gravité des événements, la lassitude, puis la répression (même si celle-ci a été limitée), qui ont fait jaillir du plus profond de la misère des hommes de nouvelles versions de cette chanson. Elle qui vagabondait depuis 2 ans au gré de la tragédie, colportée de relèves en mouvements de troupes, de bastringues en estaminets.

Et c'est à partir de ce moment que s'imposent les paroles que nous connaissons aujourd'hui. Ainsi, Craonne, un petit village du Chemin des Dames souvent cité par le communiqué officiel quotidien, se retrouve, dans les faits, associé à la "Grande Histoire".

De nombreuses variantes circulent, provocantes, braillées par des hommes excédés, malgré les officiers et les gendarmes. Les couplets comme le refrain sont transcrits dans les correspondances et introduits à l'arrière par les permissionnaires. Car cette chanson qui est la leur, est le reflet de leurs peines, de leurs sacrifices, de leurs misères et des injustices. Mais c'est aussi leur cri de haine contre les bourgeois et les marchands de canons qui sont rendus les premiers responsables du grand malheur qui frappe l'Europe.

Incontrôlé par les autorités militaires, ce chant qui gifle le pouvoir et qui est né sous le coup de l'émotion et dans la fièvre des événements, va connaître un retentissement imprévu et de longue durée. Comme une sorte d'arme pacifiste brandie par les sacrifiés aux oreilles de "ces messieurs-là" :

*Car si vous voulez la guerre
Payez-la de vot' peau !*

Une légende, encore tenace aujourd'hui, veut qu'en 1917 une considérable prime, ainsi que la démobilisation, aient été garanties à celui qui en dénoncerait l'auteur. En vain !

LA CHANSON DE CRAONNE

Quand au bout d'huit jours, le r'pos terminé
On va rejoindre les tranchées
Notre place est si utile
Que sans nous, on prend la pile
Mais c'est bien fini, on en a assez
Personne ne veut plus marcher
Et le cœur bien gros, comme dans un sanglot
On dit adieu aux civelots
Même sans tambour, même sans trompette
On s'en va là-haut en baissant la tête

*Adieu la vie, adieu l'amour,
Adieu toutes les femmes
C'est bien fini, c'est pour toujours,
De cette guerre infâme
C'est à Craonne, sur le plateau,
Qu'on doit laisser sa peau
Car nous sommes tous condamnés,
Nous sommes les sacrifiés!*



Huit jours de tranchée, huit jours de souffrance
Pourtant, on a l'espérance
Que ce soir viendra la r'lève
Que nous attendons sans trêve
Soudain dans la nuit et dans le silence
On voit quelqu'un qui s'avance
C'est un officier de chasseurs à pied
Qui vient pour nous remplacer
Doucement dans l'ombre, sous la pluie qui tombe
Les petits chasseurs vont chercher leurs tombes

*Adieu la vie, adieu l'amour,
Adieu toutes les femmes
C'est bien fini, c'est pour toujours,
De cette guerre infâme
C'est à Craonne, sur le plateau,
Qu'on doit laisser sa peau
Car nous sommes tous condamnés,
Nous sommes les sacrifiés!*

*C'est malheureux d'avoir sur les grands boulevards
Tous ces gros qui font la foire
Si pour eux la vie est rose
Pour nous, c'est pas la même chose
Au lieu d'se cacher, tous ces embusqués
F'raient mieux d'monter aux tranchées
Pour défendre leurs biens car nous n'avons rien
Nous autres, les pauvres purotins
Tous les camarades sont enterrés là
Pour défendre les biens de ces messieurs-là!*

*Ceux qu'ont l'pognon, ceux-là r'viendront
Car c'est pour eux qu'on crève
Mais c'est fini car les troufions
Vont tous se mettre en grève
Ce s'ra vot'tour, messieurs les gros
De monter sur l'plateau
Car si vous voulez la guerre
Payez-la de vot'peau!*

(1917)





LAISSE-MOI PASSER, SENTINELLE!

Paroles Dominique GRANGE Musique Philippe MIRA



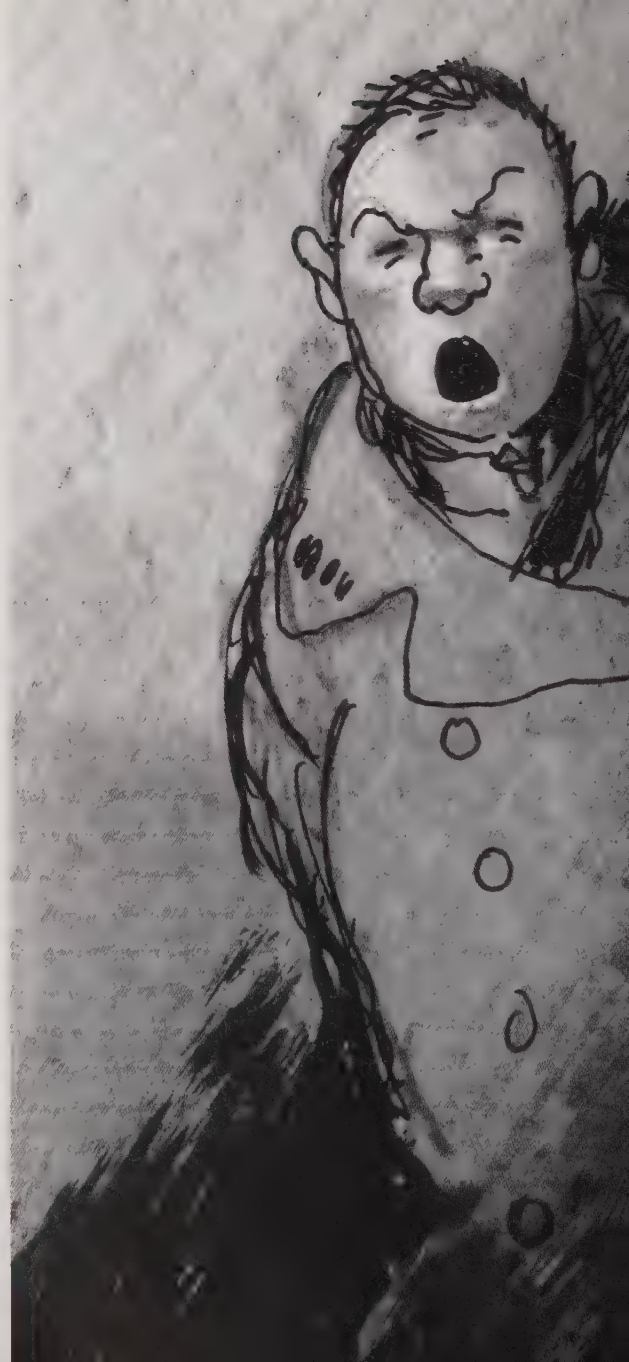
LAISSE-MOI PASSER, SENTINELLE !

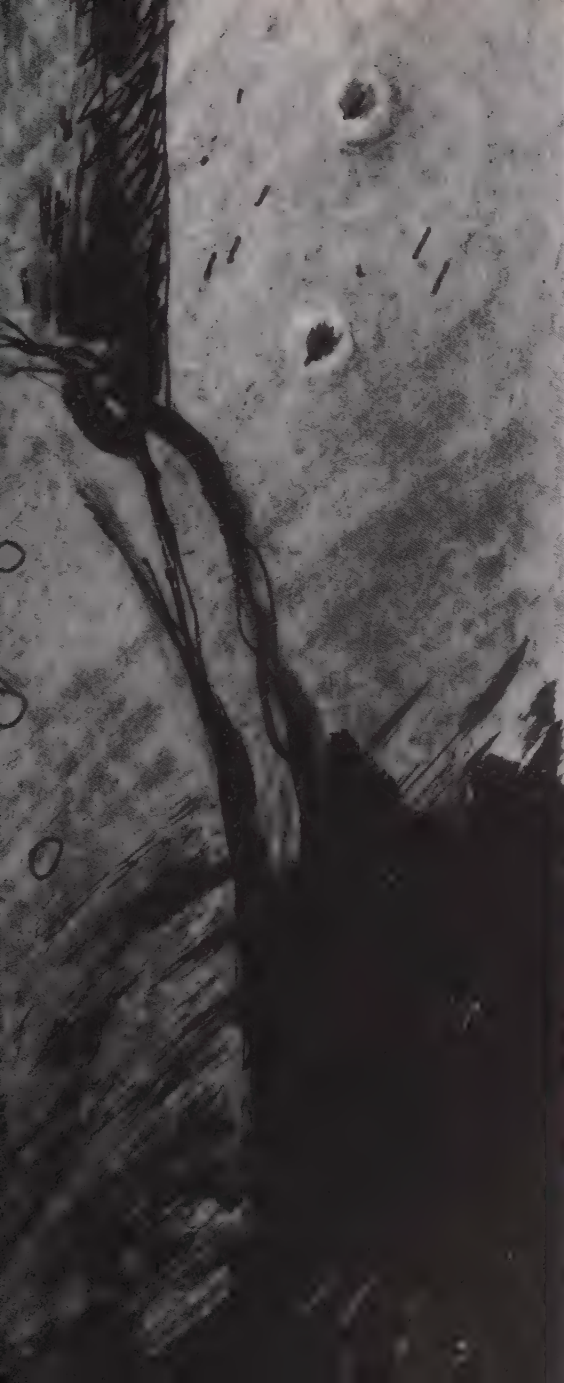
**Laisse-moi passer, sentinelle !
Écarte-toi !
Depuis des jours suis sans nouvelles
D'un soldat
Un poilu que j'aime et qui m'aime
Et dont je porte en moi l'enfant
Un homme dont je ne sais pas même
S'il est mort ou s'il est vivant**

**Halte-là, petite, en arrière !
On n'passe pas !
Ignorez-tu donc qu'on est en guerre
Et qu'on se bat
Quelque part, sous la mitraille
Ton poilu rampe dans la boue
C'est pas le temps des retrouvailles
Pour les fillettes et leurs piouspious !**

**Au moins, si tu es honnête homme
Écoute-moi
Le père de mon enfant se nomme
Paulet François
Tu le connais, j'en suis certaine
Car il est de ton régiment
Paulet François, né à Varennes
Sentinelle, est-ce que tu m'entends ?**

**Madame, retournez-vous-en
D'où vous venez
Nos chefs ont fait de votre amant
Un condamné
Pour avoir, au jour qui s'achève
Au carnage opposé la grève
Il sera fusillé demain
Pour l'exemple, au petit matin**





Laisse-moi passer, sentinelle,
Écarte-toi !
Depuis des jours suis sans nouvelles
D'un soldat
Un poilu que j'aime et qui m'aime
Et dont je porte en moi l'enfant
Un homme dont je ne sais pas même
S'il est bien celui que tu prétends

On l'attachera au poteau
D'exécution
On voudra lui mettre un bandeau
Il dira non !
Visant le cœur dans la poitrine
Douze hommes le mettront en joue
Mais ce soldat qu'on assassine
C'est un héros qui meurt debout !

Laisse-moi passer, sentinelle
Et conduis-moi
Au bout de cette nuit cruelle
Vers mon François
Soyez cloués au pilori
Du mensonge et du déshonneur
Bourreaux qui lui volez sa vie
Bouchers qui m'arrachez le cœur !

Moi je dirai à notre enfant
Qui verra le jour au printemps
Qu'il peut être fier de son père
Putain de guerre !

(2008)

Et la guerre s'éternise. Le front s'enlise dans un labyrinthe de tranchées qu'il faut chaque jour creuser, améliorer et renforcer. Les corvées sont innombrables, le danger permanent, et la mort brutale coutumière. En 1915, de nombreux hommes sont déjà las. Les épreuves qu'ils viennent de subir, la vie sommaire en première ligne, loin des leurs, l'absurdité de certains ordres, les fautes de commandement, l'absence de nouvelles pour ceux qui ont leur famille de l'autre côté des lignes allemandes, autant de raisons pour certains mobilisés d'avoir le cafard, de s'insurger et même de refuser. Autant de raisons pour les états-majors et certains chefs de vouloir faire des exemples. Et au nom de la discipline, faire appliquer une justice militaire sommaire à tous ceux qui, pour une raison ou une autre, auraient désobéi, abandonné un poste, reculé ou crié trop fort leur véritable désarroi.

Dès août 1914, le code de justice militaire avait été révisé, le recours en révision suspendu et le droit de grâce, à la disposition du président de la République, délégué à l'autorité militaire. Le jugement pouvait être prononcé immédiatement et l'exécution survenir rapidement après la sentence.

C'est surtout en 1914 et 1915 que cette justice militaire impitoyable et qui ne connaît que deux sentences, la condamnation à mort ou l'acquittement, va sévir. Toutefois, sous la pression des parlementaires conscients des faiblesses de procédure et des abus révélés, le mois d'avril 1916 voit l'abandon des tribunaux d'exception. Les accusés peuvent de nouveau bénéficier de circonstances atténuantes et le sursis peut être retenu. En juin, mais uniquement en cas de condamnation à la peine de mort, la révision est

rétablie. Ces avancées sont cependant remises en cause en juin 1917 et pendant quelques semaines, lorsque les mouvements de contestation et les sérieuses mutineries qui succèdent à la tragique offensive Nivelle sur le Chemin des Dames font vaciller l'armée républicaine. Depuis quelques années, de nombreux travaux universitaires ont éclairé cette tragique et souvent infâmante histoire de la justice militaire pendant la Première Guerre.

Il en résulte que pour les armées françaises, sur environ 2.500 condamnations à mort prononcées, 670 combattants ont été exécutés. Par contre, la répression de 1917 peut paraître modérée. Sur plus de 30.000 hommes envoyés devant les tribunaux, 550 condamnations à mort pour insubordination ont été demandées, mais seulement 27 condamnés se sont retrouvés devant le peloton d'exécution. Cette "mansuétude" laisse penser que le commandement a, lentement certes, pris conscience que la répression et la sanction suprême ne suffisaient plus à garantir l'ordre et la discipline.

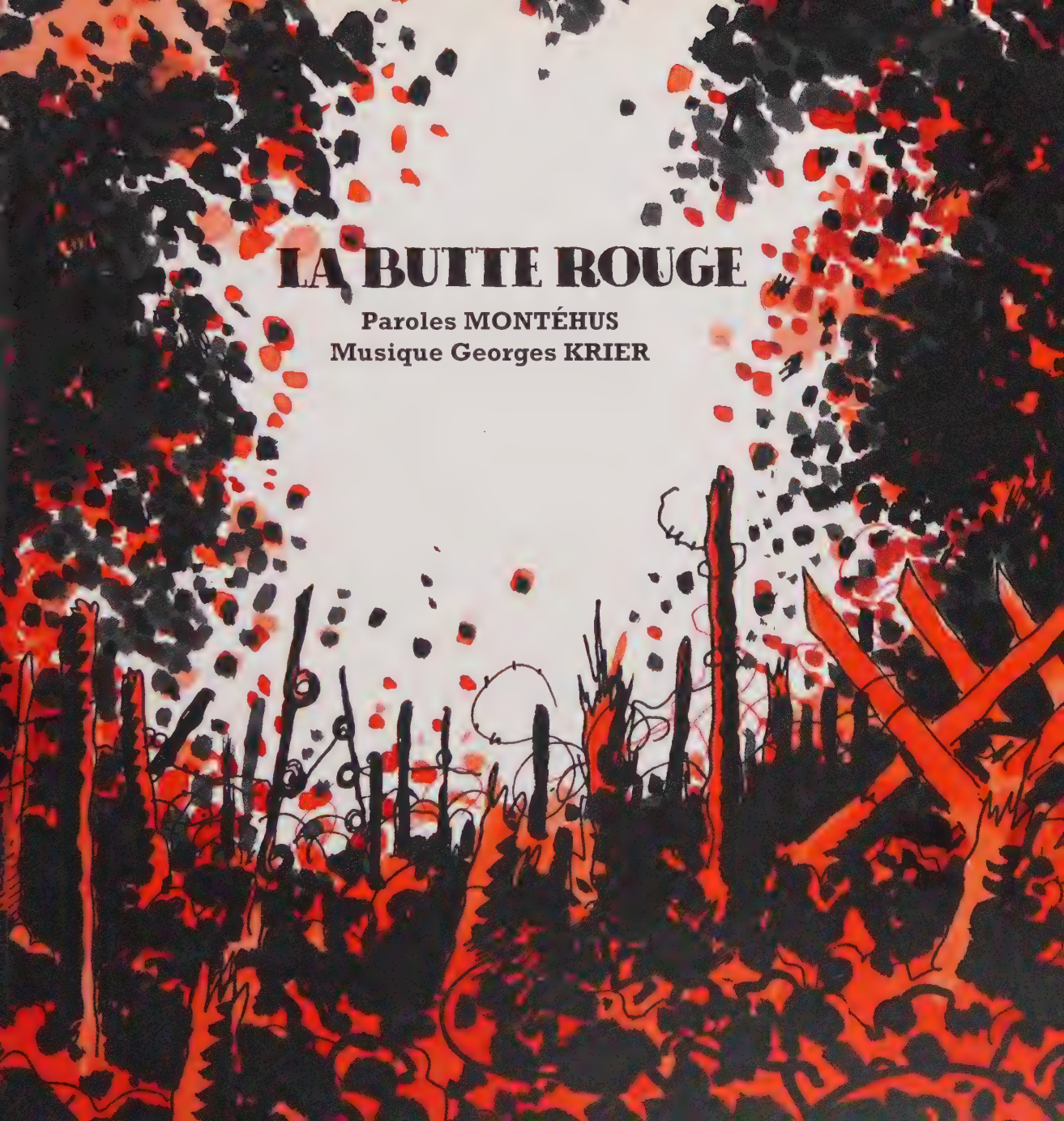
Avec la paix revenue, de nombreuses familles de fusillés vont demander la réhabilitation des condamnés, jugés dans des circonstances et pour des actes plus que douteux. Mais seulement quelques cas seront concernés. Il faudra attendre 1932 pour que, soutenues par de nombreux anciens combattants et par la Ligue des Droits de l'Homme, elles obtiennent qu'une cour spéciale de justice militaire revienne sur les sentences. Quelques autres victimes seront à leur tour progressivement réhabilitées.

Un monument leur a été récemment dédié. Il se trouve sur le Chemin des Dames, au-dessus des ruines du village martyr et disparu de Craonne.

**MORT
PAR
LA
FRANCE**







LA BUTTE ROUGE

Paroles **MONTÉHUS**
Musique **Georges KRIER**

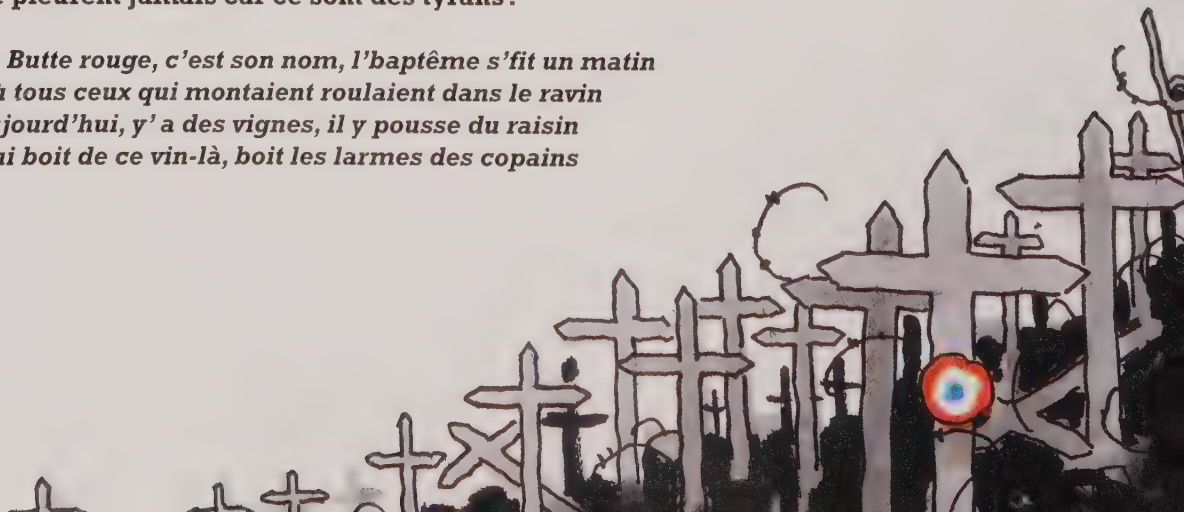
LA BUTTE ROUGE

Sur c'te butte-là y avait pas d'gigolettes
Pas de marlous ni de beaux muscadins
Ah, c'était loin du Moulin d'la Galette
Et de Paname qu'est le roi des patelins
C'qu'elle en a bu du beau sang, cette terre,
Sang d'ouvriers et sang de paysans
Car les bandits qui sont causes des guerres
N'en meurent jamais, on n'tue qu'les innocents

*La Butte rouge, c'est son nom, l'baptême s'fit un matin
Où tous ceux qui montaient roulaient dans le ravin
Aujourd'hui, y'a des vignes, il y pousse du raisin
Qui boira ce vin-là boira l'sang des copains*

Sur c'te butte-là, on n'y f'sait pas la noce
Comme à Montmartre où l'champagne coule à flots
Mais les pauv'gars qu'avaient laissé des gosses
Y f'saient entendre de terribles sanglots
C'qu'elle en a bu des larmes, cette terre,
Larmes d'ouvriers, larmes de paysans
Car les bandits qui sont causes des guerres
Ne pleurent jamais car ce sont des tyrans !

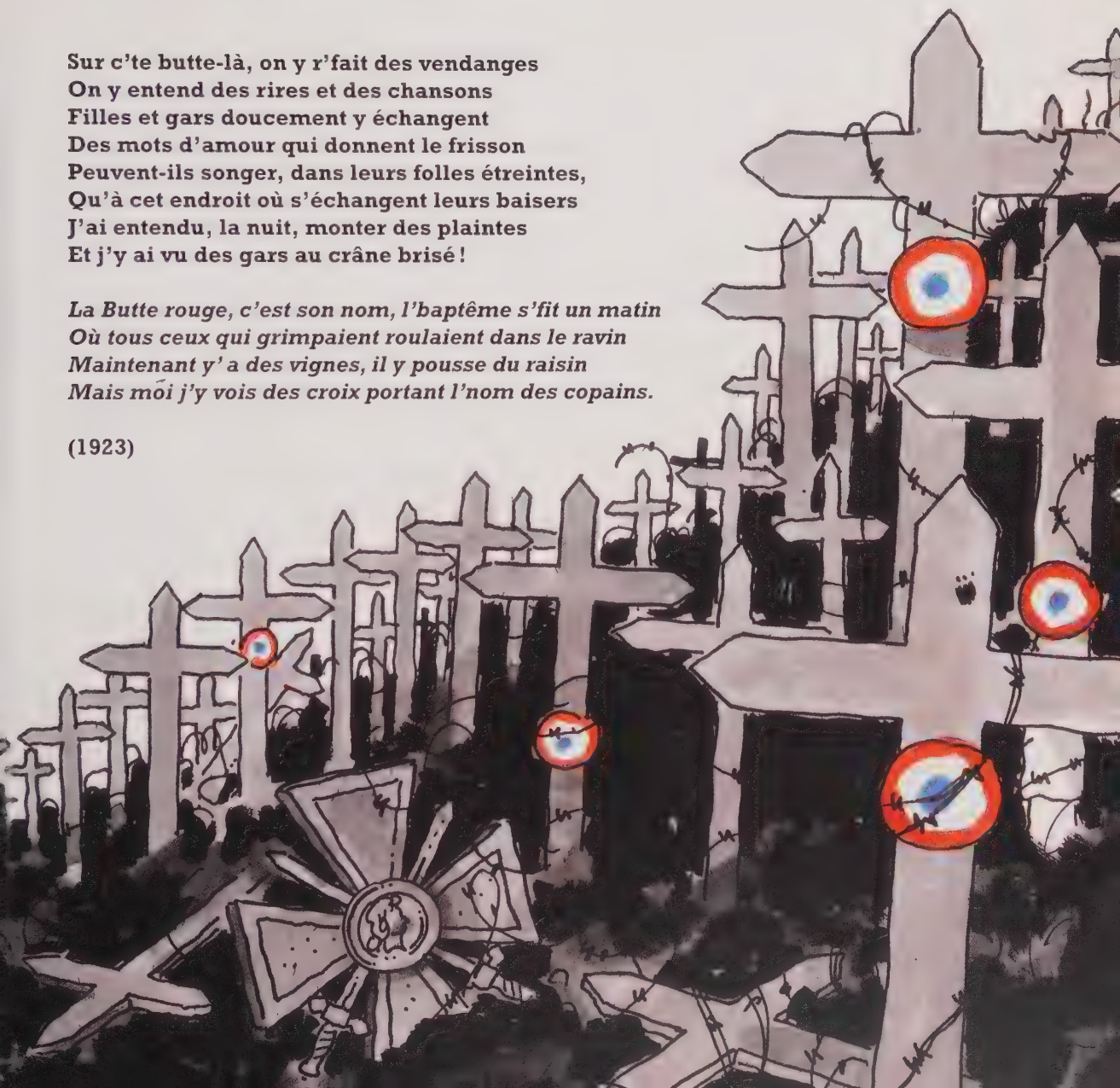
*La Butte rouge, c'est son nom, l'baptême s'fit un matin
Où tous ceux qui montaient roulaient dans le ravin
Aujourd'hui, y'a des vignes, il y pousse du raisin
Qui boit de ce vin-là, boit les larmes des copains*



Sur c'te butte-là, on y r'fait des vendanges
On y entend des rires et des chansons
Filles et gars doucement y échangent
Des mots d'amour qui donnent le frisson
Peuvent-ils songer, dans leurs folles étreintes,
Qu'à cet endroit où s'échangent leurs baisers
J'ai entendu, la nuit, monter des plaintes
Et j'y ai vu des gars au crâne brisé !

*La Butte rouge, c'est son nom, l'baptême s'fit un matin
Où tous ceux qui grimpaient roulaient dans le ravin
Maintenant y' a des vignes, il y pousse du raisin
Mais moi j'y vois des croix portant l'nom des copains.*

(1923)



Né en 1872 et l'aîné d'une famille de 22 enfants, le jeune Montéhus, qui est élevé dans le giron communal, se retrouve rapidement à défendre des engagements de gauche. En 1907, il se fait connaître au moment de la révolte des vignerons du midi en écrivant une chanson vite populaire, *Gloire au 17^{ème}*. À Béziers, un régiment d'infanterie, le 17^{ème}, vient de refuser de tirer sur les manifestants.

Sorte de Gavroche parisien, il comprend vite que la chanson, qui est à l'époque un des ferments de la culture populaire, peut, lorsqu'elle appréhende une dimension politique et sociale, devenir un des flambeaux éclairant les peines et les luttes de la classe ouvrière.

Ainsi, par la chanson, et jusqu'en 1914, Montéhus va s'opposer à tout ce qui l'indigne, comme la guerre, la misère, la prostitution, l'exploitation par l'argent ou l'hypocrisie religieuse. Il devient ainsi un des chantres du combat social, comme le seront Eugène Pottier avec *L'Internationale*, Jean-Baptiste Clément avec *Le Temps des cerises*, ou Pierre Dupont avec *Le Chant des ouvriers*.

Il entretient, dans les années 1910, des rapports avec Lénine qui est en exil en France. D'ailleurs, à la demande de l'exilé russe, Montéhus chante en première partie des conférences politiques et idéologiques données par Lénine. Ce qui attire un public important.

Puis éclate la Grande Guerre et Montéhus, comme beaucoup d'autres, se rallie à l'Union sacrée et tourne le dos aux grandes idées de l'Internationale ouvrière, elle qui avait proclamé solennellement que par la grève, le monde ouvrier ferait reculer la guerre.

Il met à son répertoire des chants guerriers,

détourne *L'Internationale* en *La Guerre finale* et dans sa surprenante et inattendue chanson *La Lettre d'un socialo* il revendique que chacun doit faire son devoir et que l'heure est à *La Marseillaise* :

*Qu'il sach' que dans la fournaise
Nous chantons La Marseillaise
Car dans ses terribles jours,
On laiss' L'Internationale
Pour la victoire finale
On la chant'ra au retour*

Trop âgé pour être mobilisé, il ne va cesser, tout au long des années de guerre, de composer des chansons plutôt guerrières comme *Debout les Morts !*, *La Dernière Victime* ou *La Voix des mourants*. Sur scène, à l'Olympia, il n'hésite pas à se produire déguisé en soldat, avec un pansement sur le front. En 1918, il reçoit, pour ses loyaux services, la Croix de Guerre. En 1920, il revient à ses premiers combats et comme une sorte d'hommage à la révolution bolchevique, il écrit, à l'occasion du Congrès de Tours et de la fondation du Parti Communiste qui en résulte, un hymne entraînant, *La Jeune Garde* :

*Nous sommes la jeune garde
Nous sommes les gars de l'avenir
Elevés dans la souffrance,
Oui nous saurons vaincre ou mourir.
Nous combattons pour la bonne cause
Pour délivrer le genre humain
Tant pis si notre sang arrose
Les pavés sur notre chemin.*

Continue-t-il à se racheter en écrivant, vers 1922, *La Butte rouge* ? Sans avoir rien connu des horreurs du front, il assène avec ce morceau un véritable pamphlet contre la guerre mais également un émouvant et fraternel hommage aux copains disparus. Ce qui ne pouvait que toucher et plaire à une grande partie des "revenants".

Aujourd'hui encore, et pour beaucoup, cette Butte rouge serait la Butte Montmartre, et les événements, ceux de la commune de 1871. Il n'en n'est rien. Montéhus a voulu immortaliser avec force et émotion, un véridique lieu de sacrifice de la Grande Guerre.

Les combattants de 14-18 ont rencontré de nombreux ravins de la mort, il y ont aussi connu de nombreuses buttes et collines rouges, mais celle "où tous ceux qui montaient roulaient dans le ravin" serait la Butte de Bapaume, un lieu-dit situé à l'extrême est du département de la Marne, à proximité de la forêt d'Argonne et près de Sainte-Menehould.

Et l'endroit serait devenu, grâce à Montéhus, un lieu (discret) de rassemblement des courants pacifiques et libertaires, comme le sont le village de Craonne dans l'Aisne ou le monument aux morts de Gentioux, dans la Creuse.





O GORIZIA

Anonyme



O GORIZIA

La mattina del cinque di agosto
Si muovevano le truppe italiane
Per Gorizia le terre lontane
E dolente ognun si parti

Sotto l'acqua che cadeva rovescio
Grandinavano le palle nemiche
Su quei monti colline granvalli
Si moriva dicendo così

*O Gorizia tu sei maledetta
Per ogni cuore che sente coscienza
Dolorosa ci fu la partenza
E il ritorno per molti non fu*

O vigliacchi che voi ve ne state
Con le mogli sui letti di lana
Schernitori di noi carne umana
Questa guerra c'insegna a punir

Voi chiamate il campo d'onore
Questa terra di là dei confini
Qui si muore gridando assassini!
Maledetti sarete un dì

Cara moglie che tu non mi senti
Raccomando ai compagni vicini
Di tenermi da conto i bambini
Che io muoio col suo nome nel cuor

Traditori signori ufficiali
Questa guerra l'avete voluta
Scannatori di carne venduta
E rovina della gioventù

*O Gorizia tu sei maledetta
Per ogni cuore che sente coscienza
Dolorosa ci fu la partenza
E il ritorno per tutti non fu...*

Au matin de la journée du cinq août
Avançaient les troupes italiennes
Vers Gorizia, vers ces terres lointaines
Et chacun partait à contrecœur

Sous la pluie qui s'abattait à verse
Comme la grêle crépitaient les balles ennemies
Sur ces monts, ces collines et ces vallées
On mourait en disant ceci :

*Oh Gorizia, à jamais tu es maudite
Pour chaque cœur qui écoute sa conscience
Notre départ s'est fait dans la douleur
Et pour beaucoup il n'y eut pas de retour*

Oh vous, les lâches qui restez bien au chaud
Près de vos femmes sur les matelas de laine
Vous vous moquez de nous, chair humaine
Cette guerre nous apprend à punir

Vous osez appeler « champ d'honneur »
Cette terre aux confins du pays
Ici l'on meurt en criant « Assassins !
Et un jour, vous serez maudits ! »

Chère épouse qui ne peux pas m'entendre
Je recommande à mes proches compagnons
De bien veiller pour moi sur nos enfants
Et je meurs avec ton nom dans le cœur

Vous les traîtres, vous Messieurs les officiers
Cette guerre c'est vous qui l'avez voulue
Massacreurs de notre chair à canon
Vous avez gâché notre jeunesse

*Oh Gorizia, à jamais tu es maudite
Pour chaque cœur qui écoute sa conscience
Notre départ s'est fait dans la douleur
Et pour personne il n'y eut de retour*

(vers 1916)

Traduit de l'italien par Dominique GRANGE.



En 1915, Gorizia est une tranquille petite ville slovène de l'empire austro-hongrois, qui se situe à l'extrême est de la plaine du Pô. En mai 1915, les Italiens, après de longues hésitations, choisissent de se ranger dans le camp des Alliés. Leur général en chef, Cadorna, un homme autoritaire et rapidement controversé, garde une attitude défensive dans les montagnes du Trentin mais commence une longue série d'attaques meurtrières tout le long de la rivière Isonzo. Le but est de se rendre maître de l'importante cité austro-hongroise de Trieste et de son vaste port. Sur ce long et difficile chemin, la petite ville de Gorizia.

Mais pour y parvenir, les Italiens se trouvent confrontés à de nombreux obstacles naturels comme l'Isonzo, un fleuve qui serpente le long de la frontière, ou les montagnes escarpées qui le surplombent. Bien entendu, les Autrichiens ont puissamment fortifié cet important secteur du front.

Le 23 juin 1915, 200.000 Italiens sont lancés face à l'Autriche-Hongrie. C'est la première bataille de l'Isonzo et un cuisant échec. Dès lors, et pendant plus de deux ans, les batailles vont se succéder.

Avant la fin de 1915, ce sont 121.000 Italiens et 75.000 Autrichiens qui succombent, en vain. Un hiver vigoureux suspend provisoirement les velléités italiennes mais en mars 1916, une cinquième offensive est lancée. Il faut, conformément aux directives alliées, essayer de soulager la pression allemande devant Verdun. Pourtant, une fois encore, le mauvais temps et le manque d'artillerie lourde vont contrarier les plans. Quelques avancées, quelques reculs, mais les troupes épuisées ne peuvent que se retrancher de nouveau derrière leurs barbelés.

Puis, brutalement, le 15 mai, c'est au tour des Autrichiens d'attaquer. Plus de 500.000 hommes bousculent les défenses italiennes et progressent dangereusement en direction de Vicence et au-delà, vers Venise. La situation devient critique pour l'armée italienne, quand Cadorna, contre toute attente, commande une contre-offensive qui contraint les troupes autrichiennes à battre en retraite. Le 4 août, les Italiens lancent leur sixième offensive et progressent vers cette Gorizia qui, sorte de mirage lointain, semble les narguer depuis si longtemps. Enfin, le 8 août 1916, la petite cité est conquise. Cette réussite italienne aura un prix élevé pour les deux camps : près de 100.000 hommes y laisseront leur vie. La onzième et dernière offensive italienne, qui éclate en septembre 1917 après une nouvelle année de combats acharnés, malmène le front autrichien. Vienne, qui ne dispose plus d'assez de ressources militaires pour résister, en appelle à l'aide allemande. Le 24 octobre, les lignes italiennes sont pulvérisées par une brutale et éclatante attaque austro-allemande conjointe. C'est la douzième bataille et elle provoque le désastre italien de Caporetto. Les armées de Cadorna se replient sur presque 100 kilomètres et Gorizia, abandonnée, ne sera reconquise qu'en novembre 1918.

Comme *La Chanson de Craonne*, *O Gorizia*, ce chant anonyme puissant et rassembleur, porté par sa mélodie déchirante et ses sombres paroles, va cheminer oralement de tranchées en cantonnements et de l'avant vers l'arrière. Comme un cri, comme une plainte, malgré les sanctions, les hommes hébétés et révoltés pouvaient, par ce chant de détresse, dénoncer la guerre infâme, les sacrifices inutiles, et les maudits de l'arrière.

*Voi chiamate il campo d'onore
Vous osez appeler champ d'honneur
Questa terra di la dei confini
Cette terre aux confins du pays
Qui si muore gridando "Assassini !"
Ici l'on meurt en criant "Assassins !"
Maledetti sarete un di.
Mais un jour, vous serez maudits .*

Et si, pendant la guerre, il n'était pas souhaitable de se faire surprendre à la chanter, 60 ans après, sulfureuse, elle était encore interdite en public. En 1964, interprétée par le chanteur Michele L. Straniero, au cours du spectacle *Bella Ciao*, lors du Festival des Deux Mondes de Spoleto, cette chanson antimilitariste fit scandale et provoqua l'interruption du spectacle. Deux jours plus tard, Straniero et ses camarades furent inculpés pour "outrage aux forces armées".





LA GRÈVE DES MÈRES

Paroles MONTÉHUS

Musique Raoul CHANTEGRELET

et Pierre DOUBIS



LA GRÈVE DES MÈRES

Puisque le feu et la mitraille
Puisque les fusils les canons
Font dans le monde des entailles
Couvrant de morts les plaines et les vallons
Puisque les hommes sont des sauvages
Qui renient le dieu fraternité
Femmes debout ! Femmes à l'ouvrage !
Il faut sauver l'humanité.

*Refuse de peupler la terre !
Arrête la fécondité !
Déclare la grève des mères !
Aux bourreaux crie ta volonté !
Défends ta chair, défends ton sang !
À bas la guerre et les tyrans !*

Pour faire de ton fils un homme
Tu as peiné pendant vingt ans
Tandis que la gueuse en assomme
En vingt secondes des régiments.
L'enfant qui fut ton espérance
L'être qui fut nourri de ton sein
Mourra dans d'horribles souffrances
Te laissant vieille, souvent sans pain

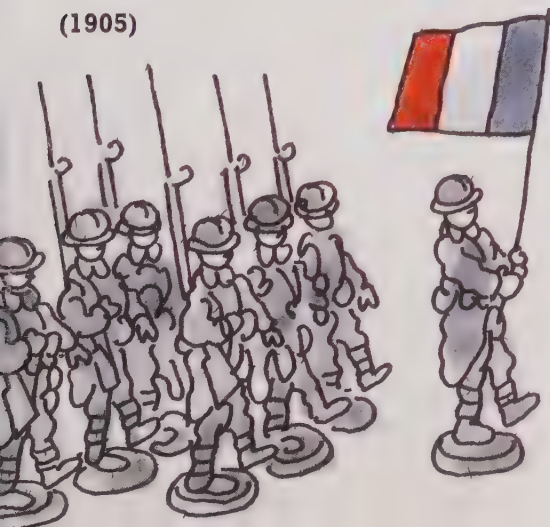


***Refuse de peupler la terre!
Arrête la fécondité!
Déclare la grève des mères!
Aux bourreaux crie ta volonté!
Défends ta chair, défends ton sang!
À bas la guerre et les tyrans!***

***Est-ce que le ciel a des frontières?
Ne couvre-t-il pas le monde entier?
Pourquoi sur Terre des barrières?
Pourquoi d'éternels crucifiés?
Le meurtre n'est pas une victoire!
Qui sème la mort est un maudit!
Nous ne voulons plus, pour votre gloire
Donner la chair de nos petits.***

***Refuse de peupler la terre!
Arrête la fécondité!
Déclare la grève des mères!
Aux bourreaux crie ta volonté!
Défends ta chair, défends ton sang!
À bas la guerre et les tyrans!***

(1905)



Montéhus a composé cette chanson très antimilitariste en 1905, à un moment où la tension avec Berlin était une réalité, et la dénatalité française une véritable préoccupation, face à une Allemagne féconde et ambitieuse.

Pourtant, en ce début de XX^{ème} siècle, le courant libertaire reprend l'ancienne théorie malthusienne d'un économiste anglais, Thomas Malthus, mort en 1834, et qui préconisait le contrôle des naissances afin d'enrayer la pauvreté. Selon l'économiste, la croissance démographique se trouvant plus rapide que l'accroissement des productions alimentaires, il fallait limiter la natalité des populations pauvres pour éviter les famines.

En France, des théoriciens anarchistes comme Paul Robin ou Eugène Humbert, défendent et développent la thèse malthusienne et réclament un contrôle des naissances par la contraception et l'avortement. Mais ils y ajoutent d'autres éléments fondamentaux.

Ils soutiennent qu'il serait inhumain et monstrueux de créer de la "chair à canon" qui ne servirait que les intérêts des bourgeoisies industrielles dans la grande boucherie à venir, puis de la "chair à travail", puisqu'elle facilite l'exploitation patronale, mais aussi de la "chair à plaisir", celle de la prostitution par la misère. Pour répondre à tous ces maux, ils appellent véritablement à la "grève des ventres".

Ils s'opposent donc vigoureusement aux affirmations des courants natalistes et populationnistes défendues au nom de la Revanche et qui, à cette époque, insistent sur le fait que dans les dix années à venir, l'Allemagne pourrait aligner 6 fantassins, contre 3 pour la France.

En appelant avec force les femmes à refuser

de peupler la terre et à arrêter de procréer, il était certain que Montéhus allait provoquer des réactions du pouvoir en place. Effectivement, *La Grève des mères* est interdite et le chanteur, qui incitait les mères à ne plus donner la chair de leurs petits, est condamné pour... "incitation à l'avortement".

En ce temps-là, avorter était un crime !





Transport de cadavres par des prisonniers allemands (juillet 1917)



TU N'EN REVIENDRAS PAS

Texte Louis ARAGON Musique Léo FERRÉ





TU N'EN REVIENDRAS PAS

**Tu n'en reviendras pas, toi qui courais les filles
Jeune homme dont j'ai vu battre le cœur à nu
Quand j'ai déchiré ta chemise, et toi non plus
Tu n'en reviendras pas, vieux joueur de Manille...**

**Qu'un obus a coupé, par le travers, en deux
Pour une fois qu'il avait un jeu du tonnerre
Et toi, le tatoué, l'ancien légionnaire
Tu survivras longtemps, sans visage, sans yeux...**

**On part, Dieu sait pour où, ça tient du mauvais rêve
On glissera le long de la ligne de feu
Quelque part ça commence à n'être plus du jeu
Les bonshommes, là-bas, attendent la relève...**

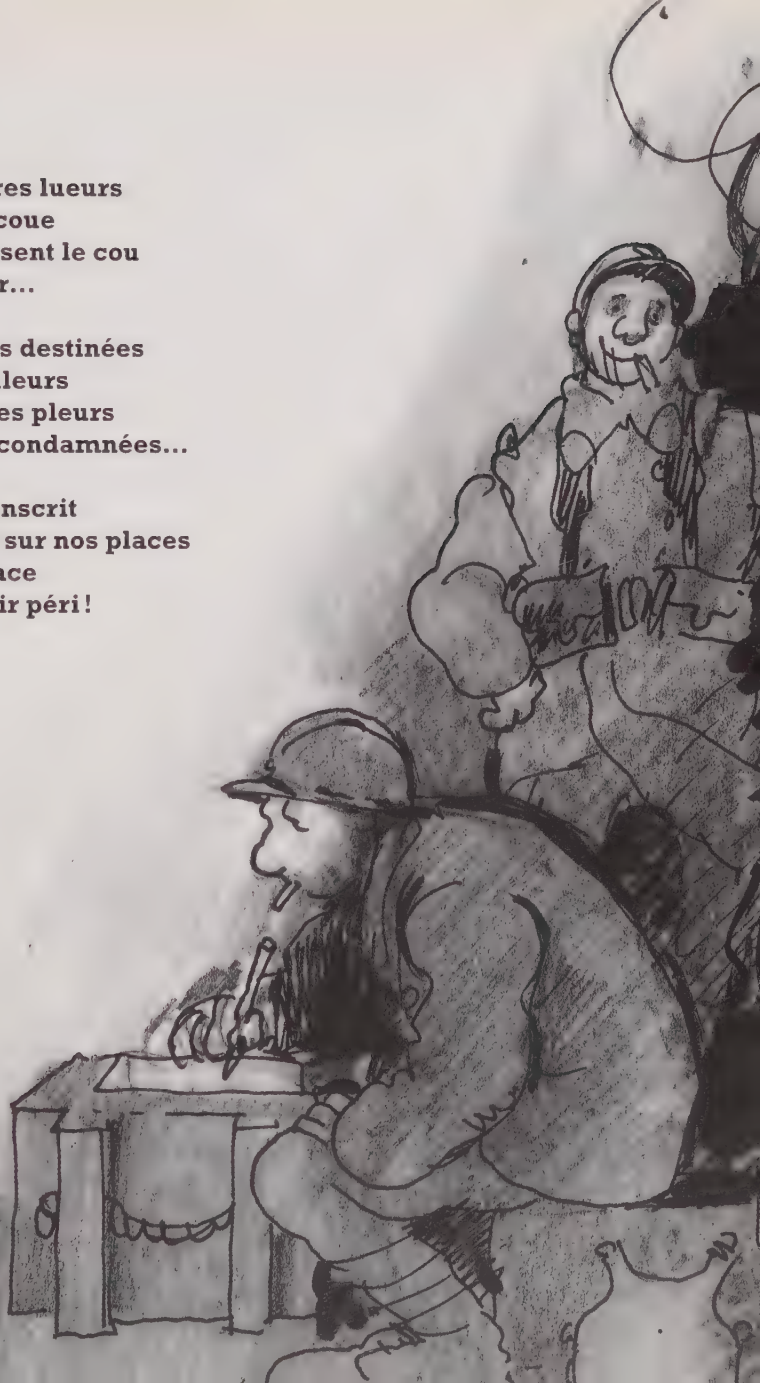
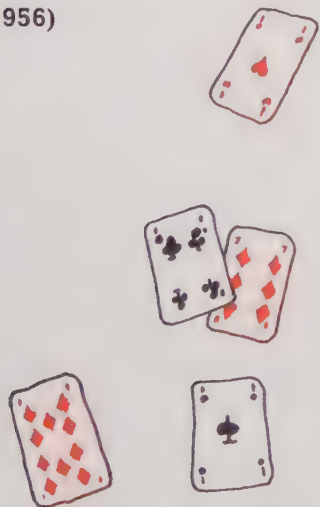


**Roule au loin, roule train des dernières lueurs
Les soldats assoupis que ta danse secoue
Laissent pencher leur front et fléchissent le cou
Cela sent le tabac, la laine et la sueur...**

**Comment vous regarder sans voir vos destinées
Fiancés de la terre et promis des douleurs
La veilleuse vous fait de la couleur des pleurs
Vous bougez vaguement vos jambes condamnées...**

**Déjà la pierre pense où votre nom s'inscrit
Déjà vous n'êtes plus qu'un mot d'or sur nos places
Déjà le souvenir de vos amours s'efface
Déjà vous n'êtes plus... que pour avoir péri !**

(1956)





Enfant naturel, Aragon, né en 1897, passe une jeunesse familiale à l'ombre du mensonge et de la dissimulation. Attiré par la lecture, il découvre les vérités du monde en lisant Dickens, Tolstoi, Romain Rolland, Zola, puis Nietzsche. En 1916, alors que l'heure du départ pour la guerre approche, il commence des études de médecine et fait la rencontre d'André Breton. C'est une sorte de coup de foudre intellectuel qui va lui ouvrir des horizons insoupçonnés. Cette amitié, nourrie par de puissantes affinités artistiques, est fortifiée par leur rejet commun des idées défendues par les élites. Avec André Breton, Aragon découvre un sens à sa vie. Mais sa formation médicale à peine entamée (et jamais terminée), il est rattrapé par les tragiques événements qui brutalisent l'Europe et se retrouve sous l'uniforme. Il doit délaisser ses amis et surtout ce qu'il aime, la poésie et l'art.

Après une courte période d'instruction, il se retrouve à rejoindre le front, un front figé depuis 30 mois. Il y découvre une terre violentée, stérile, jonchée de cadavres, futur terreau d'un monde renouvelé et tant espéré. Il y partage l'immonde vie et le tragique quotidien de millions de combattants qui, face à face, commencent sérieusement à douter, à partir du printemps 1917. Mais cette guerre décuple son mépris pour l'exaltation contagieuse que professe impudiquement la majorité des intellectuels, et toutes les horreurs qu'il découvre ne peuvent que nourrir son rejet de cette société malade, obscène et injuste, "que des castes aveuglées persistent à maintenir dans le cadre de leur ordre établi". C'est ainsi qu'il l'écrit. Par contre, cette expérience révoltante va renforcer son besoin d'écrire.

Certainement traumatisé après avoir été enseveli vivant par l'explosion d'un obus, ou découvert son nom inscrit par erreur sur une liste de disparus, il se retrouve démobilisé en 1919. Pour lui, la vie commence.

Son poème, *Tu n'en reviendra pas*, fruit de son expérience guerrière, respire la mort et la laine mouillée, le tabac et la sueur, mais éveille pareillement les camarades, les yeux éteints et les destinées brisées. Comme une fragrance d'hommage à la mémoire de tous ces morts de la "Grande Guerre" qui ne survivent encore aujourd'hui que par leur tragique disparition.

*Déjà la pierre pense où votre nom s'inscrit
Déjà vous n'êtes plus qu'un mot d'or sur nos places
Déjà le souvenir de vos amours s'efface
Déjà vous n'êtes plus que pour avoir péri*





LE DÉSERTEUR

Paroles Boris VIAN

Musique Boris VIAN et Harold B. BERG



LE DÉSERTEUR

Monsieur le Président
Je vous fais une lettre
Que vous lirez peut-être
Si vous avez le temps
Je viens de recevoir
Mes papiers militaires
Pour partir à la guerre
Avant mercredi soir

Monsieur le Président
Je ne veux pas la faire
Je ne suis pas sur terre
Pour tuer des pauvres gens
C'est pas pour vous fâcher
Il faut que je vous dise
Ma décision est prise
Je m'en vais désertier

Depuis que je suis né
J'ai vu mourir mon père
J'ai vu partir mes frères
Et pleurer mes enfants
Ma mère a tant souffert
Qu'elle est dedans sa tombe
Et se moque des bombes
Et se moque des vers



**Quand j'étais prisonnier
On m'a volé mon âme
On m'a volé ma femme
Et tout mon cher passé
Demain de bon matin
Je fermerai ma porte
Au nez des années mortes
J'irai sur les chemins**

**Je mendierai ma vie
Sur les routes de France
De Bretagne en Provence
Et je dirai aux gens
Refusez d'obéir
Refusez de la faire
N'allez pas à la guerre
Refusez de partir**

**S'il faut donner son sang
Allez donner le vôtre
Vous êtes bon apôtre
Monsieur le Président
Si vous me poursuivez
Prévenez vos gendarmes
Que je tiendrai une arme
Et que je sais tirer (bis)**

(1954)

Avec l'autorisation exceptionnelle d'Ursula VIAN KÜBLER
pour l'interprétation par Dominique GRANGE de la chanson
de Boris VIAN, *LE DESERTEUR*, incluant le dernier couplet
issu du manuscrit original, ainsi que pour les
dessins de TARDI qui l'illustrent.



Printemps 1954. Alors que se profile le quarantième anniversaire du début de la Première Guerre Mondiale, celle de 1914, en Indochine, dans une région reculée du Tonkin, l'armée française se retrouve clouée au fond d'une cuvette au nom complètement inconnu : Diên Biên Phủ. En avril, l'Armée Populaire vietnamienne termine l'encerclement de la cuvette et commence ses assauts. Et malgré les renforts parachutés et les bombardements aériens des positions Viêt Minh, les troupes françaises se rendent, le 8 mai. C'est une cuisante défaite qui se solde par plus de 1500 morts, et des milliers de prisonniers entament une longue et meurtrière captivité. Après la stupeur, Paris doit accepter l'évidence: "la sale guerre" est perdue. L'heure de la négociation est arrivée.

C'est au tout début de ces événements que Boris Vian, fanatique de jazz, musicien, trompettiste, artiste de cave et de cabaret, mais aussi écrivain, vient de signer une nouvelle chanson, un brûlot antimilitariste : *Le Déserteur*. Il en a composé la mélodie sur sa guitare-lyre et après avoir rencontré Harold B. Berg, jeune compositeur américain, étudiant à Paris, il lui a demandé de la mettre en musique, ce que Berg a fait sans vraiment mesurer la portée des paroles. La chanson est déposée en février 54 avec, comme rareté, de voir cité Boris Vian en tant que compositeur aux côtés de Harold B. Berg.

Entre 46 et 49, Boris Vian fréquente Saint Germain des Prés où il aime à retrouver cette jeune génération de l'après-guerre. Une jeunesse turbulente et festive qui, à l'égal de celle des années folles de l'après-Première Guerre Mondiale, qui avait cherché dans le mouvement

surréaliste le ferment de ses oppositions aux valeurs morales et esthétiques de l'époque, s'éclate maintenant en s'immergeant dans le renouveau existentialiste. Tout cela l'a beaucoup marqué.

En 1954, Boris Vian n'est pas un inconnu. Personnalité reconnue dans le monde du jazz, de la chanson, du théâtre et de l'écriture, proche de certains artistes et intellectuels de l'après-guerre, ami de Queneau, de Mouloudji ou de Miles Davis, il a, entre autres, publié, en 1946, un roman dans lequel il dénonce le racisme dans le sud des États-Unis et pour lequel il se verra condamné "pour outrage aux bonnes mœurs" : *J'irai cracher sur vos tombes*. Ayant participé aux *Temps modernes*, il sera soutenu un temps par Sartre.

Dans sa chanson, Boris Vian interpelle directement le président de la République. Et ses vers frappent fort : "S'il faut donner son sang, allez donner le vôtre !" provoque ; son appel public à la désertion : "Refusez d'obéir, refusez de la faire, n'allez pas à la guerre, refusez de partir !" offense. Mais c'est surtout le dernier couplet du manuscrit original qui provoque des remous, au point qu'aucun interprète n'accepte de la chanter et/ou de l'enregistrer :

*Si vous me poursuivez
Prévenez vos gendarmes
Que je tiendrai une arme
Et que je sais tirer !*

Son ami Mouloudji lui suggère alors de modifier cette fin (qui ne sera jamais déposée à la SACEM), tout en en conservant l'esprit. En mai 1954, ils rédigent une version "intermédiaire" qui débute ainsi : "Monsieur qu'on nomme grand..."

Plus tard, chacun d'eux enregistrera sa version avec la fin qui suit :

*Si vous me poursuivez
Prévenez vos gendarmes
Que je n'aurai pas d'armes
Et qu'ils pourront tirer.*

En janvier 1955, engagé par Jacques Canetti, Directeur du cabaret Les Trois Baudets, puis invité à se produire sur la scène de La Fontaine des Quatre Saisons, Vian y interprète en public *Le Déserteur*, puis l'enregistre sur le disque, *Chansons possibles et impossibles*, qui sortira début 56.

Le Déserteur est rapidement interdit sur les ondes et le disque ne se vend pratiquement pas. Il est finalement oublié.

Alors que l'insurrection algérienne surprend par son ampleur, Boris Vian entame une tournée. La chanson est à son répertoire, mais son interprétation sur scène provoque des réactions violentes et Vian est vivement chahuté. Il ne baisse pas la garde pour autant et son ami Alain Goraguer, qui l'accompagnait au piano, dit même que Boris Vian ne reculait pas devant un public hostile, au contraire, il le provoquait parfois. S'il avait le trac, c'était d'être sur scène, et non de se confronter avec un public qui le malmenait !

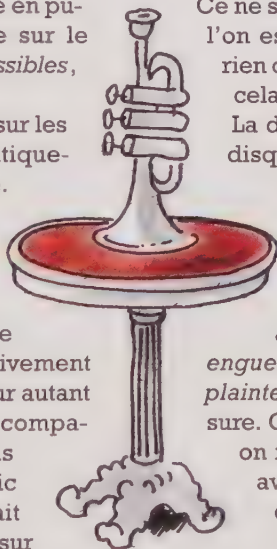
Après quatorze mois de scène, il passe à autre chose, lassé par ces manifestations hostiles. D'autres activités le réclament, notamment celle de conseiller artistique au département jazz, chez Philips... Mais *Le Déserteur* n'a pas fini de le poursuivre : un conseiller municipal

de la Seine, Paul Faber, choqué que la chanson ait pu être diffusée à la radio, demande son interdiction sur les ondes nationales. Pourtant, Boris Vian ne désarme pas, et par une lettre réponse frappante et provocatrice, il alimente la polémique :

"Ma chanson n'est nullement antimilitariste, mais je le reconnais, violemment pro civile (...). Mourir pour la patrie c'est fort bien ; encore faut-il ne pas mourir tous -car où serait la patrie ? Ce n'est pas la terre- ce sont les gens, la patrie. Ce ne sont pas les soldats : ce sont les civils que l'on est censé défendre- et les soldats n'ont rien de plus pressé que de redevenir civils car cela signifie que la guerre est terminée".

La date exacte n'est pas mentionnée sur le disque interdit sur les ondes, mais il y est précisé que cette interdiction vise non seulement *Le Déserteur*, mais également *Les Joyeux Bouchers*, *Je bois*, et *Le Petit Commerce*. Par contre, *Bourrée de complexes*, *Java des bombes atomiques* et *On n'est pas là pour se faire engueuler*, ainsi que *J'suis snob* et *La Complainte du progrès*, échapperont à cette censure. On garde le "gentil et inoffensif" Vian et on met au placard celui qui ose s'attaquer avec talent et conviction à des sujets comme la guerre, l'économie, le travail ou la science...

Mais conforme à ses choix, puisque Boris Vian prend bien la décision d'enregistrer la seconde version, c'est celle-ci qui est restée et nous est parvenue, reflet d'une pensée libre et fruit de son entière et généreuse ouverture d'esprit.





FRATERNITÉ

Paroles et Musique Sébastien FAURE



FRATERNITÉ

Ils ont senti passer sur leurs têtes altièrès
Le souffle précurseur d'une Révolution
Et les dirigeants l'œil braqué sur les frontières
Veulent déterminer le choc des nations
Ils espèrent, les fous, hébétés d'épouvante
Détourner la fureur menaçant leur pouvoir
Ils espèrent noyer dans une mer sanglante
Du prolétariat, le vengeur désespoir

*Nous, nous voulons, amis
Que sur toute la terre
Règnent avec la paix justice et liberté
Nous voulons, des pays
Abolir les frontières
Tous les peuples sont faits pour la fraternité !*

À qui peut profiter le gain d'une bataille ?
Aux rois aux gouvernants à tous les rançonneurs
À tous les trafiquants d'armes et de mitraille
Aux détenteurs du sol, aux bourgeois exploitèurs
Mais, honteuse déroutè, ou brillante victoire
Qu'importe au travailleur en tous lieux pourchassé
La guerre ne lui vaut ni fortune ni gloire
Qui nourrira les siens s'il meurt, s'il est blessé ?

*Nous, nous voulons, amis
Que sur toute la terre
Règnent avec la paix, justice et liberté
Nous voulons, des pays
Abolir les frontières
Tous les peuples sont faits pour la fraternité !*



Que de crimes commis au nom de la Patrie !
Que de larmes, de sang, d'atrocités, de deuils !
Par qui jamais sera suffisamment flétrie
Cette idole acharnée à bâtir des cercueils ?
Combattons sans pitié l'esprit de chauvinisme
Qui jette dans les cœurs des sentiments pervers
Maudit soit à jamais le mot « patriotisme »
Notre unique patrie, à nous, c'est l'univers !

*Nous, nous voulons, amis
Que sur toute la terre
Règnent avec la paix justice et liberté
Nous voulons, des pays
Abolir les frontières
Tous les peuples sont faits pour la fraternité ! (bis)*

(vers 1900)



Né à Saint Étienne, en 1858, dans une famille de la haute bourgeoisie catholique, le jeune homme envisage de devenir missionnaire, mais la mort de son père le contraint de se consacrer à la famille. La découverte du prolétariat ouvrier le conduit à s'interroger, il y perd la foi et décide de rompre avec son milieu. Curieusement, il s'enrôle dans l'armée, mais la vie militaire ne lui convient pas et il termine son engagement comme simple soldat. Très intéressé et motivé par les questions sociales, il commence alors une vie de militant. Disciple de Jules Guesde, à cette époque journaliste anti-bourgeois et défenseur du prolétariat, Sébastien Faure pourfend les nantis, comme dans ce *Chant de révolte* en 1886.

*Ouvriers ou bien paysans
Travailleurs de la terre ou de l'usine
Nous sommes dès nos jeunes ans
Réduits au labeur qui nous mine,
D'un bout du monde à l'autre bout
C'est nous qui créons l'abondance
C'est nous tous qui produisons tout
Et qui vivons dans l'indigence*

Aux élections de 1885, il est un des candidats du Parti Ouvrier et se distingue par ses dispositions d'orateur. Puis, progressivement, il découvre le mouvement anarchiste et se met au service de l'idéal libertaire. *Douze Preuves de l'inexistence de Dieu, La Pourriture parlementaire* ou *Ni commander, ni obéir*, ses conférences iconoclastes et provocatrices attirent le public. Ses attaques contre l'État, le capital ou la religion lui valent le succès. Surveillé par la police il est, à de nombreuses reprises, arrêté, condamné et emprisonné.

L'affaire Dreyfus le voit se dresser dans le camp Dreyfusard. Courageusement, il rédige alors un *J'accuse* encore plus virulent que la lettre d'Émile Zola, puis entame une tournée de conférences et enfin entraîne derrière lui la sphère libertaire qui, depuis le début de la polémique, s'en tenait à distance.

Il s'implique ensuite dans le courant néo-malthusien, avant de se consacrer à une œuvre unique, *La Ruche*, communauté éducative idéale et utopique fondée sur les principes libertaire. Mais malgré la renommée de son entreprise et les succès de sa pédagogie, il devra se résoudre à fermer son institution en 1917.

La guerre de 1914 révèle de profonds désaccords au sein du mouvement anarchiste, et Faure, qui refuse l'Union sacrée, est un des premiers à prendre position résolument contre la guerre. Il n'hésite pas à publier un vibrant manifeste, *Vers la Paix*. Sommé par le ministre de l'Intérieur, Louis Malvy, de cesser sa campagne pacifiste, il réaffirme ses convictions quelques mois plus tard, avec la parution d'un journal hebdomadaire, *Ce qu'il faut dire*.

Sa chanson *Fraternité*, sorte d'appel à un monde nouveau, est le condensé de ce pour-quoi il s'est engagé et battu jusqu'à sa mort, en 1942, une société égalitaire et fraternelle. "Si nous sommes des utopistes, nous le sommes à la façon de tous ceux de nos devanciers qui ont osé projeter sur l'écran de l'avenir des images en contradiction avec celles de leur temps. Nous sommes, en effet, les descendants et les continuateurs de ces individus qui, doués d'une perception et d'une sensibilité plus vives que leurs contemporains, ont pressenti l'aube, bien que plongés dans la nuit.

Nous sommes les héritiers de ces hommes qui, vivant une époque d'ignorance, de misère, d'oppression, de laideur, d'hypocrisie, d'iniquité et de haine, ont entrevu une cité de savoir, de bien-être, de liberté, de beauté, de franchise, de justice et de fraternité et qui, de toutes leurs forces, ont travaillé à l'édification de cette cité merveilleuse". (Sébastien FAURE)



(Beaurieux-Aisne, juillet 1917)



Pierre-Elisée Grange (Verdun, Janvier 1917)

Pierre-Elisée GRANGE, né en 1873, médecin major de 2^{ème} classe au 3^{ème} Régiment de Zouaves pendant la 1^{ère} Guerre mondiale. Son régiment envoyé dans le Nord, nous retrouverons ces hommes en première ligne dans le Pas-de-Calais, à l'automne 1915, dans la Marne et la Meuse, en 1916 à Verdun, dans l'Aisne, au Printemps 1917 et au Chemin des Dames...

Par ces témoignages en images, Pierre Elisée GRANGE nous offre, 90 ans plus tard, des scènes authentiques de la vie au front et à l'arrière. Il laissera 3.700 clichés sur plaques de verre, dont près de 300 consacrés à ses années de guerre, et restées jusqu'à ce jour inédites.

Vice-président de la Société photographique de Lyon, autochromiste enthousiaste, il fut aussi l'inventeur d'un procédé permettant de développer les photos couleur comme on développe celles en noir et blanc, c'est-à-dire de pousser ou de ralentir le développement suivant le temps de pause. Il fut aussi un formidable zélateur et propagandiste du procédé LUMIÈRE. Il s'étonnera toujours du fait que cette technique ne soit pas plus répandue, répondra à toutes les critiques, et en prêchera toutes les vertus. Il vous parlera de la chambre noire, des objectifs, de l'obturateur, des châssis, du pied, de l'écran jaune Lumière, de la table de pose, de l'impression des plaques, du laboratoire de développement, du coût légèrement supérieur au travail en noir et blanc, de la non nécessité de la transformation des appareils de prise de vues en noir et blanc, de l'absence de fragilité de la plaque autochrome, de sa simplicité d'emploi...

Ainsi fut Pierre-Elisée GRANGE, notre grand père, un homme passionné, passionnant pour beaucoup en son temps, pour moi également à ce jour et, nous l'espérons, pour d'autres dans l'avenir.

Philippe GRANGE, son petit-fils. Lyon, le 4 juillet 2009.



La clique du 3^{ème} Zouave en route pour le front (juin 1915)



Pour l'instant, on rigole, mais demain ce sera pour de vrai... (mai 1915)



Tirailleurs sénégalais à Sainte Menehould (dans la Forêt d'Argonne, septembre 1917)



Départ de l'ambulance (Verdun, janvier 1917)



Chiens sentinelles du 11^{ème} Cuirassiers (Aisne, février 1918)



La fosse commune... (Beaurieux-Aisne, juillet 1917)



Essais de masques à gaz. (Le Quesnel-Somme, février 1917)



Artillerie lourde sur voie ferrée, tirant sur la gare de Laon à l'arrière des lignes allemandes. (Aisne, octobre 1917)

CHANSONS interprétées par **Dominique GRANGE** :

1- PETITS MORTS DU MOIS D'AOÛT 3'52

(Dominique Grange) Éd. musicales AMOC

2- LE RAVIN DES ENFANTS PERDUS,

CHANSON POUR VAUQUOIS 4'15

(Dominique Grange) Éd. musicales AMOC

3- LA CHANSON DE CRAONNE 3'59

(Anonyme/Charles Sablon)

4- LAISSE-MOI PASSER, SENTINELLE ! 4'45

(Dominique Grange/Philippe Mira)

Éd. musicales AMOC

5- LA BUTTE ROUGE 3'40

(Montéhus/Georges Krier)

Éd. musicales Paul Beuscher

6- O GORIZIA 3'42

(Combattants anonymes du front italien)

7- LA GRÈVE DES MÈRES 2'51

(Montéhus/Raoul Chantegrelet-Pierre Dubois)

Éd. musicales Paul Beuscher

8- TU N'EN REVIENDRAS PAS 3'30

(Louis Aragon/Léo Ferré.)

Extrait du poème *La Guerre et ce qui s'ensuivit*

Les Nouvelles Éditions Méridian

9- LE DÉSERTEUR 3'51

(Boris Vian/ Boris Vian-Harold B. Berg)

Éd. musicales Djanik

10- FRATERNITÉ 5'32

(Sébastien Faure)

Dominique GRANGE chante avec :

Philippe MIRA, piano

Nathanaël MALNOURY, contrebasse

Benoist RAFFIN, batterie/percussions

Olivier MANOURY, bandonéon

Victor VILLENA, bandonéon sur *Laisse-moi passer, sentinelle !*

TARDI, voix. Textes enregistrés extraits de *Putain de Guerre*, Éditions Casterman, sur des musiques improvisées : *Le Sang des tranchées*, de Philippe Mira, Nathanaël Malnoury, Benoist Raffin, Olivier Manoury. (Éd. musicales AMOC)

Album enregistré, mixé et masterisé au Studio SYSMO par Dominique SAMARCQ et Julien CLARAC
Production Juste Une Trace (AMOC)

REMERCIEMENTS à :

Philippe GRANGE et l'Association "Les amis de Pierre-Elisée GRANGE", pour la mise à disposition d'images inédites de la Grande Guerre, d'après les plaques photographiques de notre grand-père qu'il a arrachées à l'oubli.

Lucien SEROUX pour sa préface fraternelle et sans concession, comme nous l'espérions...

Ursula VIAN KÜBLER et Nicole BERTOLT pour leur accueil et leur compréhension.

L'Association "Les Amis de Vauquois" pour leur disponibilité lors de nos visites.

Gilbert ROTH, du Centre International de Recherches sur l'Anarchisme (CIRA)

pour son aide.

Edith GAUDY et Paul BESSONE (Label Juste Une Trace) pour la confiance, l'enthousiasme, et le soutien indéfectible qu'ils ont apporté à la réalisation de notre nouveau projet collectif

Des lendemains qui saignent.



N001

ISBN 978-2-203-02647-6



9 782203 026476

19,00 €

Juste
une TRACE

IMM

Institut des métiers
de la musique
MONTREAL PARIS